

Informations

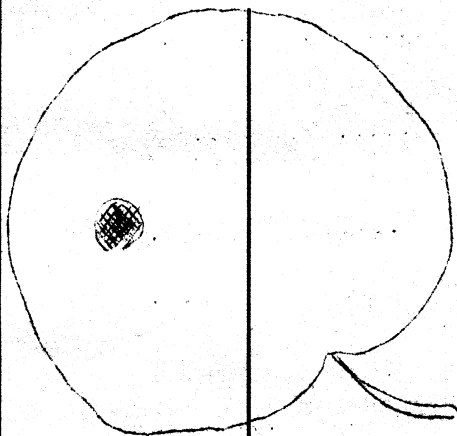
Correspondance

Ouvrières

Mais - 4

les provos

SOMMAIRE



et



LA LUTTE DE CLASSES

LE NUMÉRO

I F

SUPPLEMENT AU NUMERO ^{mensuel} 71 D'ICO DE MAI 1968

SOMMAIRE

Avant-proposp.I

Que s'est-il passé à Amsterdam?

I-Amsterdam 1965p.3

II-Les fiançaillesp.4

III-Le développement de provop.7

IV-Le mariage de la princesse Béatrixp.II

V-Les ouvriers du bâtimentp.I5

* Abrégé des faits principaux de juin 66 à
Mai 67p.I7

QU'EST LE PROVOTARIAT

Le manifeste des provosp.I9

Une discussion avec les provosp.2I
La condition ouvrière.

Lutte ouvrière ou lutte des provos
et des intellectuelsp.22

Des idéaux ne changent pas la société p.23

Résistance sans base de classep.24

avant-propos

Les textes qui suivent sont consacrés aux provos. Pour l'essentiel, ils sont la traduction d'un ouvrage paru en Hollande sous la plume d'un intellectuel de "gauche" A. NUIS en juillet 1966.

Dans notre esprit, en publiant ces textes, nous avons tenté:

- d'une part, de replacer le phénomène "provo" dans ce qui fut son milieu La Hollande, et plus précisément, Amsterdam.
- d'autre part, de relier ce phénomène aux structures et aux luttes dans la société capitaliste d'aujourd'hui.

Un communiqué a relaté au début de l'été de 1967 que le mouvement des provos en Hollande s'était volontairement dissous pour que ne soit pas corrompu l'esprit qui avait présidé à sa naissance. Aujourd'hui, le provo appartient à la littérature ou au cinéma. Mais ailleurs, des jeunes essaient de couvrir de ce mot leur révolte contre la société ou bien retrouvent, sans connaître les provos, leurs méthodes d'action.

Quel que soit le jugement porté sur les provos, on ne peut ni les ignorer en tant que fait social, ni refuser de relier ce fait à toute une chaîne discontinue de faits semblables qui, depuis une vingtaine d'années, troublent quelque peu la quiétude des sociétés industrielles assises dans leur confort technique. Des bandes de blousons noirs à la violence aveugle des nuits suédoises, au déferlement des Beatles sur la jeunesse anglaise, aux Mods and Rockers, aux Hippies, etc.: on ne peut que constater l'existence d'un courant peut être confus et sporadique mais qui, s'éteignant ici, renaît ailleurs sous une autre forme, pourtant avec la même intransigeance, la même violence, et le même désir exacerbé de "sortir" de cette société en recréant fût-ce un moment, un autre monde avec d'autres rapports humains.

Ces mouvements présentent des caractéristiques communes:

- ils sont propres aux pays industrialisés, les plus industrialisés étant ceux où ils ont pris le plus d'ampleur.
- ils touchent essentiellement les jeunes qui tendent à exprimer une même attitude de révolte envers les adultes et envers la société, même si cette attitude est vélléitaire, purement vestimentaire ou capillaire.
- tout se déroule en marge des organisations politiques ou syndicales y compris celles qui se disent révolutionnaires, marxistes ou anarchistes; les méthodes d'action utilisées n'ont aucun rapport avec les méthodes de lutte traditionnelles. Le même mépris de toutes les structures organisées de la société englobe également la classe ouvrière qui apparemment accepte passivement ces structures, leur donne leur contenu, et forme également cette société des adultes.
- de fait, tous ces mouvements sont absolument en marge du mouvement ouvrier. Bas fonds de la bourgeoisie ou de la bureaucratie, amalgame d'étudiants, de fils à papa, de déclassés à la dérive, tous sans la nécessité ou refusant provisoirement de vendre leur force de travail et d'entrer à l'usine ou au bureau. Ils ne forment qu'une couche toute provisoire à la révolte toute éphémère. Pour eux, il n'y a qu'une perspective: ou bien s'ils maintiennent leur refus de s'adapter à la société actuelle, ils rentrent dans les rangs du prolétariat; ou bien, leur mépris pour le prolétariat est plus fort que leur haine pour la situation sociale présente et ils monteront dans les rangs des dirigeants ou intellectuels.
- c'est peut-être ce qui explique le caractère éphémère de ces mouvements. Ils semblent exprimer une mutation des classes moyennes et des couches les plus aisées du prolétariat. Les jeunes de ces milieux n'ont d'autre débouché qu'une situation

de prolétaire moderne: une tâche d'exécutant au sein d'une stricte hiérarchie, une vie bien léchée et ordonnée sous tous les contours. L'instruction acquise qui pouvait leur permettre d'espérer accéder à une vie plus aisée et plus large dans la classe moyenne traditionnelle ne leur servant finalement qu'à prendre conscience de l'aliénation totale dans le travail comme dans la vie, d'où leur révolte.

o o

o

Cela vaut la peine de se demander si ces mouvements n'expriment pas une contradiction importante dans la société capitaliste moderne, s'ils ne sont pas des indices isolés, mais symptomatiques de formes nouvelles de lutte adaptées aux sociétés modernes d'exploitation, alors même que beaucoup de leurs aspects peuvent prêter à la critique, si on les considère du point de vue de la lutte de classes.

Les provos eux-mêmes tentaient de se relier à cette lutte en disant: "Nous sommes une classe à part, une couche bien distincte des autres couches de la société". Mais ce qui compte, ce n'est pas ce qu'ils disent ou imaginent, c'est ce qu'ils sont- ou étaient- dans la société capitaliste.

Nous rejoignons ici un débat beaucoup plus général touchant le capitalisme lui-même, son évolution et les luttes qui s'y déroulent.

Le capitalisme reste-t-il, malgré ses transformations, fondamentalement ce qu'il a toujours été, avec ses contradictions économiques, ses conflits de classes, l'action des travailleurs dans et par leur travail restant le seul terme de la lutte pour la transformation de la société en une société socialiste. Des mouvements comme celui des provos ne seraient alors que des mouvements épisodiques en marge, s'évanouissant tôt ou tard, dans le creuset de la lutte de classe.

Au contraire, le capitalisme s'est-il transformé de telle manière que certaines de ses contradictions fondamentales sont résolues, que des mutations profondes forcent à considérer que la lutte pour l'émancipation de l'homme doit se dérouler sur un autre terrain que celui de la lutte économique, par exemple, contre toutes les formes de domination ou d'aliénation. Alors ces mouvements "en marge" apparaissent comme l'amorce spontanée de nouvelles formes de lutte.

Si un débat devait s'engager à partir de ces textes, nous souhaiterions qu'il ne s'oriente pas vers une discussion théorique au cours de laquelle chacun puiserait des arguments dans ses auteurs préférés. Ce que nous devons poursuivre, à l'occasion de tout fait social, c'est une analyse de la société dans laquelle nous vivons pour tenter de préciser comment les hommes y sont dominés et comment ils luttent pour échapper à cette domination, définissant par là une autre société sans exploitation.

amsterdam 65

I

Le radicalisme de la cité d'Amsterdam a une tradition de longue date. Depuis des siècles, il y a des éruptions de révolte pratiquement non organisées contre l'autorité, toujours réprimées de façon sanglante. Ces révoltes d'autrefois montrent toujours une méfiance profonde et constante contre les autorités et les gens du gouvernement, elles explosent tout-à-coup en raison d'une futilité, le plus souvent aux mois de Juin et Juillet. Les partis de gauche ne sont jamais arrivés à contrôler ces explosions, ni même les anarchistes ou les communistes.

En dehors des bureaux, des magasins et de toutes les institutions inhérentes à un centre international, la cité ne comprend que des quartiers d'ouvriers, pittoresques mais délabrés. La pénurie des logements et les embouteillages rendent la vie difficile. Les oppositions capitalistes anciennes s'y sentent chaque jour et les syndicats y semblent plutôt des adversaires que des alliés dans la lutte des classes. La Vérité (1) entre dans toutes les maisons dans le Jordaan (2), les communistes obtiennent 40 % aux élections. Il y a beaucoup de solidarité dans le quartier et au travail, mais les gens du dehors s'y adaptent difficilement.

Il y a un groupe d'habitants dans la cité, vraisemblablement toujours augmentant, qui a peu de rapports avec la population ouvrière. Ce sont surtout des gens de province venus se fixer à Amsterdam parce que c'est un centre international, surtout culturel : des artistes, des écrivains, des intellectuels, des journalistes, des étudiants, et aussi des gars fuyant leur milieu de province. Même si leurs conditions de vie sont aussi pénibles ou plus pénibles que celles des ouvriers, il reste une différence importante. L'ouvrier est forcé de subir son existence dans la vieille ville, et il préférerait sans doute changer et son travail et son domicile pour des conditions meilleures ailleurs. Les autres, que je nommerai l'intelligentzia, à défaut d'un mot meilleur, y cherchent quelque chose qu'ils ne croient trouver nulle part ailleurs : des idées, des gens qui pensent comme eux, une gloire soudaine, un temps sans liens avant que la carrière calme commence, ou, simplement une existence libre sans ingérence d'autrui. Ce groupe se compose en premier lieu de jeunes, parce que les plus âgés quittent la ville après. Il y en a qui sont riches, d'autres qui sont pauvres, mais, en raison de leur origine commune, un membre pauvre de l'intelligentzia s'entend mieux avec un riche de son espèce qu'avec l'ouvrier qui demeure dans le même escalier que lui.

La différence de mentalité entre ouvriers et intelligentzia se voit également dans la politique. Pour les ouvriers, la politique est déterminée par les oppositions économiques et le régime des salaires - violemment s'ils appartiennent au PC, modérément s'ils font partie des syndicats reconnus et des partis sociaux-démocrates. L'intelligentzia est moins prise dans la politique par sa propre existence. Les uns ne s'en occupent pas, les autres sont de gauche ou d'extrême-gauche, mais différemment des ouvriers. Les affaires qu'ils discutent - Viet Nam, Nouvelle Guinée, les problèmes de circulation - sont communes à tout le monde, tous recherchent une solution. L'intelligentzia représente rarement un intérêt de groupe - sauf s'il s'agit de la liberté d'opinions, ou de la perte de leurs droits.

(1) Journal du Parti Communiste.

(2) Quartier ancien d'ouvriers, renommé par sa solidarité interne.

La différence entre ouvriers et intelligentzia se retrouve aussi chez les jeunes dans la différence entre "dijkers" et "pleiners" (dijkers de Nieuwendijk (3), rue à Amsterdam, pleiners de Leidseplein (4), place à Amsterdam). Les jeunes qui se rencontrent à Nieuwendijk viennent des quartiers anciens d'ouvriers. Ils cherchent leur amusement dans la cité puisqu'ils y habitent. Ils essaient de chasser leurs ennuis en groupes comme ils le feraient s'ils habitaient dans n'importe quel endroit de province. Les jeunes qui se rencontrent à Leidseplein et Spui (place plus centrale que Leidseplein) n'ont pas de lieu d'origine spécial. Les uns viennent de la cité, les autres des quartiers extérieurs ou des villes de province. Tous sont attirés par Amsterdam comme centre - l'endroit où il se passe des choses et où l'on peut fréquenter des gens bizarres, par exemple des artistes. Les "dijkers" sont des ouvriers, les "pleiners" sont l'intelligentzia.

Les belles maisons autour des canaux sont devenues des bureaux, et les grands seigneurs pour lesquels elles ont été construites n'y habitent plus, mais les directeurs économiques et la plupart des autorités actuelles ont toujours leur origine dans cette classe de seigneurs. Ils travaillent toujours dans la cité, ils ont des difficultés pour la circulation mais la réalité de la vie et les changements sociaux, ils ne les connaissent pas. Le maintien de l'autorité, qui a toujours été pénible dans ce quartier, leur coûte encore plus de peine.

Il est faux que la police puisse forcer tout le monde au respect des lois et des règlements dans toutes les ruelles de la vieille ville. Dans le Jordaan, un agent doit être d'abord un diplomate et un agent de police ensuite. Si le quartier est contre lui, il est obligatoirement impuissant. Pour prévenir, il doit laisser passer des petits et parfois des plus grands délits. Dans ces quartiers est née une tradition non-écrite pour cette conduite, responsable d'un équilibre, qui n'est quand même pas trop forte.

Pour la police, c'est une circonstance heureuse que l'intelligentzia n'entre pas en conflit avec elle. C'est ce qui a changé entre 1965 et 1966. Depuis longtemps il existait de petites bagarres, mais de nouveaux groupes arrivent avec des méthodes nouvelles. L'Autorité semblait nulle mais sans gravité superficiellement. Jusqu'au moment où il se passa quelque chose qui donna lieu à des conflits entre petites fractions de l'intelligentzia et police, en raison d'une réaction en chaîne perturbant complètement l'équilibre d'autorité dans la cité. En Juin 1965, la princesse Béatrix se fiance avec un ancien soldat de l'armée de guerre allemande.

II

Les fiançailles de la princesse ont eu des suites étranges. Les protestations s'expliquent pour les uns par un "sentiment grossier anti-allemand", pour les autres par "des sentiments respectables" de gens qui se souviennent de la guerre. Ni l'une ni l'autre des explications ne semblent satisfaisantes pour montrer qu'en quelques semaines la discussion se déplace du passé du candidat prince-consort au caractère de dauphin même et à la monarchie comme monarchie. Un peuple de monarchistes plus ou moins tièdes se transforme tout-à-coup en un bon nombre de républicains.

Avant la guerre, il y en avait aussi. Les partis de gauche avaient accepté la monarchie, sans enthousiasme, mais à cette époque la reine était le symbole des pouvoirs qui gouvernaient le pays et d'une interprétation chrétienne-historique de la nation néerlandaise, non comme un vrai symbole de l'unité

(3) Traduction littérale : Nouvelle digue.

(4) Traduction littérale : Place de Leyde.

nationale. La Maison Royale ne l'est devenue qu'après l'attitude de la reine Wilhelmine durant la guerre. C'est pour cela que l'apparition d'un soldat allemand est si importante bien qu'il n'ait pas eu autant de contacts avec le nazisme que le prince-consort Bernhard dans sa jeunesse. Le lien entre la Maison Royale et le souvenir de la guerre est rompu, beaucoup de monde désormais voit la monarchie avec les mêmes yeux qu'avant-guerre. En plus, il y a ceux qui n'en pensent pas moins, qui se sentent républicains au moment où une discussion publique dirige l'attention sur cette parure grotesque et si peu démocratique dans l'institution de l'Etat, peut-être sans danger mais sans profondeur également.

Tout de suite après les fiançailles, il y a beaucoup de discussions dans la presse. Après, la famille royale se fait voir à la télévision. La reine dit que tout est bien. Un programme plein de réjouissances est dressé, avec des promenades en voiture dans toutes les grandes villes. La presse avale sa critique, les commentaires des discussions sont refusés. Celui qui n'a pas montré ses protestations de suite n'a plus aucune chance.

C'est le deuxième coup. Celui qui voit la monarchie comme une arabesque sans signification pour le fonctionnement de la démocratie, se dit que peu de gens déterminent quels sujets sont bons pour la discussion publique et lesquels ne le sont pas. La monarchie, symbole de l'unité durant la guerre, devient pour beaucoup de gens symbole de la mentalité des régents qui troublent la démocratie néerlandaise.

Le programme de fêtes a lieu sans difficulté, avec des voitures ouvertes, des fleurs et de l'allégresse, partout - sauf à Amsterdam.

La promenade en voiture y a lieu le 3 Juillet. Le jeudi précédent naît un projet pour coller des affiches dans la ville avec le texte : "Amsterdamois, restez chez vous samedi!". Ce projet est venu au cours d'une discussion durant laquelle on s'était fâché du faux semblant d'unité nationale que la presse suggérait pendant les derniers jours.

La maison dans la cité où l'action est préparée se remplit vers onze heures d'une collection de gens divers : quelques intellectuels, quelques peintres, des étudiants, deux journalistes avertis et un reporter photographe. La plupart ne se connaissent pas. Aucune organisation existante ne s'y est mêlée. La seule chose que les participants ont en commun : ils appartiennent à ce que j'ai appelé l'intelligentzia; alors, ce sont des gens pour qui la liberté d'opinions est un intérêt personnel. Ceux qui prennent l'initiative n'ont jamais organisé une action politique auparavant et, selon un des participants aucun n'appartient à un parti politique.

Ils se dispersent, collent des affiches, et la plupart des activistes sans expérience sont arrêtés par la police venue en grand nombre. Après quelques heures, tout le monde est libéré après verbalisation pour avoir violé une certaine loi. Pour ce délit des contraventions sont données plus tard, variant de cinq à cent florins avec quelques jours de prison avec sursis.

En cassation, les contraventions les plus élevées sont réduites à quarante florins, mais, à ce moment-là, c'était quelques mois plus tard.

Cette nuit-là, personne ne s'est plaint de la conduite de la police. La plupart des agents sont étonnés. C'est remarquable quand même que le policier qui jure ou qui frappe ne soit pas modéré par ses collègues. Leur mentalité ne le permet pas. Cette observation explique que dans les mois suivants les gens en uniforme, qui habituellement dans leurs opinions se distinguent peu du reste de la population d'Amsterdam, sont peu à peu dominés par un nombre important de matraqueurs fanatiques.

Dans la presse l'action est soit beaucoup critiquée, soit non mentionnée. Vendredi, il se passe autre chose. Durant la nuit précédente quelques participants font d'autres projets d'action : mettre des fleurs au monument national. La presse était avertie, la police également au courant. La suite, c'est que le vendredi après-midi le monument national est cerné par les policiers, les journalistes et de nombreux curieux. Le petit groupe de moins de vingt personnes arrive. Celui qui se trouve en tête est averti que si les fleurs sont mises le groupe serait arrêté. "Pourquoi?" demande-t-il. "Je m'en fous", dit le fonctionnaire de la police, "Même si je n'avais pas de patte, je vous foutrais dehors à coups de pied!". L'interpellé se tourne pour parler avec les autres mais il n'en a pas le temps. La police, tout-à-coup, met le groupe dans une voiture, à coups de poing et à coups de pied. Un participant reçoit un coup de pied entre les jambes, un autre reste la main tordue. Les journalistes filment la bagarre et la font voir le soir même à la télévision. L'opérateur aussi est pris par la police en raison d'une fin dramatique du reportage.

Le lendemain soir, un autre groupe met des fleurs au monument sans être gêné par la police. Cela montre que la police a dû avoir peur de sa propre conduite le soir précédent. "Erreur d'appréciation", c'est l'euphémisme inventé plus tard, ou avec plus de critique mais également diplomatique, "circonspection inconstante". Au fond, il n'y a aucune circonspection et guère d'appréciation de la situation.

Le mal s'est produit. Tous les Hollandais ont vu la police en train de matraquer. Les uns se fâchent, les autres pensent que la police a sans doute de sérieuses raisons pour sa conduite et qu'Amsterdam doit être une ville remplie d'agitateurs dangereux.

Dans la presse l'incident est commenté abondamment, mais l'attention est restreinte. Il n'y a pas d'explications de la part de la police, sauf l'accusation hargneuse d'un fonctionnaire de la police que c'est la télévision qui a organisé la manifestation. Les activistes ont l'occasion de raconter les mauvais traitements de la police, mais on ne demande pas leurs motifs. Le fait que leurs plaintes contre la circonspection de la presse joue un rôle important n'est pas mentionné.

Les réactions de la presse sur les manifestations de jeudi et de vendredi sont caractéristiques de toutes leurs réactions durant l'année suivante. Des manifestations sans conduite policière violente ne sont guère nouvelles. Si la police agit, les motifs des manifestants restent obscurs ou mal reproduits. La suite est que le lecteur se fâche soit après la police incompréhensible, soit après les manifestants incompréhensibles forçant la police à une conduite violente. Cette mauvaise communication contribue à ce que les manifestations tournent réellement contre la police et que d'autres manifestations, à la fin, sont considérées par le public et par les hauts fonctionnaires comme contre la police et pour rien.

Le petit groupe d'une cinquantaine de personnes environ, qui a mené les actions, n'est pas malveillant contre la promenade royale en voiture ce samedi-là, on ne prend aucun risque. Les fiancés traversent rapidement la ville, en voiture fermée, encerclés d'un cordon de policiers impressionnant. Le long de la route, il y a des agents face au public. Des curieux, qui ont des petits paquets ou des sacs, sont sommés de s'en aller. Tout cela ne contribue pas à l'enthousiasme parmi les spectateurs. L'intérêt est assez mince mais il ne se passe rien. Il y a une banderole avec le mot "République" quand le couple passe dans un bateau d'excursion.

Il y a pourtant eu un incident qui aurait pu avoir une suite importante. Des gars jettent des papiers dans le bateau. Ils ont déjà collé des affiches sans beaucoup attirer l'attention des autorités ni de la presse. Cela changera bientôt. Ils se nommeront "Provo" (4.7.1965).

"Provo" n'est pas une organisation avec un programme de principes. C'est plus un mouvement de jeunes vauriens turbulents et d'idéalistes indécis, quelque qu'ils y jouent un rôle. Alors, pour le spectateur superficiel, les possibilités semblent épuisées - et en général les autorités, autant que la presse, se sont montrés très superficiels. S'ils sont prêts à laisser tomber la théorie des vauriens turbulents, ils cherchent un document confirmant les principes du mouvement. Les autorités policières se sont trouvées en possession d'une grande quantité de papiers : l'introduction du premier numéro de l'organe "Provo", paru le 12 Juillet 1965, et saisi peu de temps après. Cet article a dû les remplir d'une profonde méfiance, surtout avec ce qui se passera plus tard.

C'est écrit par Roel VAN DUYN, étudiant en philosophie, venu de La Haye, et qui avait trouvé une chambre dans le Jordaan. Il est intelligent, il possède la puissance de transformer des idées abstraites en mots clairs et souvent originaux, et il a une vision d'angoisse sur l'avenir de la société qui ne se laisse pas dévier par le travail quotidien. La bombe tombera, le visage de la prospérité et du progrès n'offre pas de contrepois aux intérêts industriels et militaires, poussant dans la direction d'une guerre. Au contraire: la prospérité endort les gens jusqu'au moment où ils deviennent les complices sans penser au déclin d'eux-mêmes.

Il se plonge dans les théories de gauche et dans la pratique du mouvement de gauche en Hollande. Il ne trouve pas ce qu'il cherche. La tendance vers une amélioration de la situation du Parti Social-démocrate lui semble faite pour favoriser le sommeil général en détournant l'attention des vrais dangers. Il déteste les communistes (PC) en raison de leur dogmatisme et de leur pratique dictatoriale. D'ailleurs, la construction des bombes atomiques est aussi grande en Russie qu'aux Etats-Unis. Il a plus de sympathie pour les pacifistes et les petits groupes d'anarchistes, mais il devient impatient en écoutant les discussions sans fin sur la pureté de la doctrine, et il voit comment les manifestations sans violence n'ont presque pas d'effet sur l'opinion publique. Il faut que le grand public, ensommeillé de prospérité, soit réveillé. Il faut que les gens voient le fait qu'ils sont les prisonniers d'une machine sociale bien huilée, mais très dangereuse. Cela lui semble la mer à boire.

Mais il voit quelques lueurs d'espoir. Peu de temps avant, il rencontre Rob STOLK, fils d'ouvrier, venant de Zaandam (à 10 Km d'Amsterdam) où il publie avec quelques copains l'organe "Barst" qui n'a qu'un numéro. STOLK n'est ni étudiant, ni théoricien comme VAN DUYN. Il est radical mais il n'a rien de commun avec les jeunes récalcitrants excités et déséquilibrés qui sont très nombreux dans le mouvement d'extrême gauche. Il donne l'impression d'être équilibré, il écoute tout le monde et montre son bon sens quand il dit quelque chose. Van Duyn voit en lui le représentant d'un groupe important, qui peut devenir un facteur politique puissant. Pas "le peuple" mais peut-être la "jeunesse" ou, en tout cas, une partie importante de la jeunesse.

VAN DUYN lit aussi la dissertation de BUIKHUISEN, dans laquelle un groupe de jeunes d'Amsterdam sont nommés "provos" en raison de leur conduite de provocation agressive envers la police et les passants. Les incidents de violence avec la police le font penser également. Il est frappé par le fait que beaucoup de gens, qui acceptent passivement l'Autorité et le cours social des choses, sursautent lorsqu'ils voient la police se servir de matraques, et alors ont une tendance à poser des questions radicales allant beaucoup plus loin que la seule conduite de la police.

Sur ces trois éléments - Rob STOLK et ses copains, les provos de BUIK-HUISEN, la réaction envers la conduite policière - VAN DUYN base sa théorie nouvelle dans laquelle le "peuple de cons" ensommeillé est confronté avec les "nouveaux déclassés du provotariat". Les blousons-noirs provoquants doivent se confondre avec des "anarchistes dangereux pour l'Etat", c'est-à-dire qu'il faut que leur provocation d'échauffourées sans motif se sublime, comme chez Rob STOLK, dans une résistance consciente contre la société. Il faut qu'ils voient qu'un boulet les dégrade à n'être "qu'une petite roue dans une bombe à retardement qu'est cette société et qu'ils se changent en "provos" de profession", ce qui est devenu justement possible par la prospérité. Alors, ils peuvent provoquer la police à des bagarres, ce qui donnerait lieu à une amertume et, alors, à une résistance croissante.

"Toute ma conception était assez littéraire, moi j'étais beaucoup étonné par l'effet" disait VAN DUYN dans un interview un an après. Celui qui lit son premier article dans "Provo" voit qu'il n'a aucune confiance dans la réalisation de ses idées. "Nous ne pouvons pas convaincre la masse", écrit-il, "nous ne le voulons même pas. C'est incompréhensible comment quelqu'un peut-il avoir confiance dans cette bande apathique, subordonnée et sans aucun esprit, de cancrelats, d'escargots et de coccinelles". "Si on pouvait être des révolutionnaires... mais on verrait plutôt le soleil se lever à l'ouest que venir une révolution en Hollande". Pour cette même raison, il ne croit pas non plus dans la non-violence absolue comme moyen de lutte : "Si pour Gandhi la résistance sans violence était excellente, parce qu'il était soutenu par la masse, pour nous ce n'est bon qu'accidentellement, parce que nous ne sommes pas soutenus par la masse, et ne serons jamais soutenus par elle". Son mot d'ordre est : Provoquer pour provoquer. "Nous sommes très bien imprégnés de l'aliénation de nos actes, nous savons bien que ni Johnson, ni Kossyguine ne nous écouteront, mais, justement, c'est par cela que nous sommes libres dans ce que nous faisons. Nous voyons bien qu'en fin de compte une manifestation n'a aucun sens, justement c'est pour cela qu'il faut faire cette manifestation même du mieux possible". L'article est peut-être le document le plus décourageant qui ait jamais été écrit au début d'un mouvement politique.

Mais VAN DUYN s'est trompé de deux manières. Premièrement, en regardant obstinément l'ordre fixé en général, il n'a pas remarqué que le maintien de l'Autorité dans la cité d'Amsterdam est quelque chose de faible, le devenant encore plus par les événements des mois suivants. Quelques provos embarrassent vraiment les autorités, la suite est une réaction en chaîne de violence, hors du contrôle de tout le monde, et, à la fin sans aucun lien avec le témoignage, dirigé politiquement, d'un petit groupe de martyrs à la tête desquels se trouve VAN DUYN. Deuxièmement il se passe autre chose que VAN DUYN n'a pas prévu. Son groupe et son organe deviennent un point de contact pour toutes sortes d'idées, sans valeurs pratiques ou créatives, qui existent dans l'intelligentzia d'Amsterdam. Une espèce de talent qui ne s'est jamais occupé de politique, s'en occupe tout-à-coup activement. En quelques mois, le négativisme de VAN DUYN se transforme en élan optimiste d'un mouvement politique original.

Dans ce changement, le remarquable Robert Jasper GROOTVELD joue un rôle important. Quelques années auparavant il est venu dans les informations parce qu'il peint le K de Kanker (=Cancer) sur les publicités de cigarettes dans la ville. Plus tard, il commence un "temple anti-fumée", il le sculpte sur le Spui qui s'appelle "Lieverdje" (= joli coco), offert à la commune par une usine américaine de cigarettes (Hunter), il le proclame le symbole de "la consommation de demain". Tous les samedis à 24 heures il y fait un "happening"

qui consiste en gestes symboliques et magiques. Le public se compose d'étudiants et de visiteurs d'un bistrot voisin. La police et la presse le laissent faire, dans la cité il obtient la réputation d'un fou bénin, une espèce de religieux qui ne dit quand même pas de bêtises. Tout cela n'a rien à voir avec la politique. Il est trop individualiste, prisonnier de sa propre imagination. Il ne veut pas changer la société, mais appeler les gens individuellement à se tourner vers sa religion "magique". Comme toujours dans des cas semblables, la limite entre sérieux et sérieux, entre imagination et intelligence réaliste n'est pas facile à trouver.

Une semaine après la promenade royale en voiture, en même temps que l'apparition de "Provo" n° 1, le groupe de VAN DUYN assiste au rite de GROOTVELD près du "Lieverdje". Les "happenings" changent de caractère, ils ont une direction politique, l'attention de la presse, des autorités et de la police augmente. Mais l'influence de GROOTVELD sur les provos est aussi grande. Ils ne croient pas dans sa magie, mais sa façon originale de se manifester les attire. Cela se voit dans la façon dont ils présentent leur journal "Provo".

Le "happening" est une façon de provoquer par des plaisanteries absurdes et des mots d'ordre étranges, manières qui paraissent plus efficaces et plus agréables aussi que la provocation directe des autorités. Non seulement les troubles politiques, mais également la non-violence de GROOTVELD touchent les provos.

Assez rapidement VAN DUYN n'est plus le seul théoricien. Constant NIEUWENHUIS occupé depuis longtemps à son grand projet d'une ville future, explique ses idées dans "Provo" n° 4. Selon lui, l'automation et l'augmentation des congés mettent en révolte un nombre toujours plus grand de jeunes, parce qu'ils ne peuvent exprimer leur énergie qu'en agressivité. De cette nécessité, on peut en faire une vertu si cette énergie pouvait s'exprimer en "passion de jeu", une forme de créativité rompant l'exclusivité de l'art et rendant tout le monde un peu artiste, selon sa propre manière; la ville future n'est pas un endroit pour gagner de l'argent, mais pour jouer : tout le monde devrait y exprimer sa créativité en compagnie d'autres, à l'extérieur comme à l'intérieur. NIEUWENHUIS y croit et ne comprend pas pourquoi VAN DUYN est si pessimiste : "Moi je crois que les provos seront enfin vainqueurs. Nous sommes la première génération d'un provotariat mondial énorme. Nous jouons le jeu qui sera joué à New Babylone sur une plus grande échelle et à un niveau plus élevé."

La contribution la plus directe au mouvement "provo" vient de la part de Lund SCHIMMELPENNUICK, qui donne la forme définitive aux premiers et aux meilleurs des "plans blancs" : le plan des vélos blancs et le plan des cheminées blanches. SCHIMMELPENNUICK est un technicien d'une trentaine d'années, avec une intelligence claire et pratique, gagnant sa vie comme "livreur d'idées". Il rencontre les "provos" parce qu'il sympathise avec la campagne de GROOTVELD contre les "consommateurs invétérés".

L'idée de fermer la cité n'est pas nouvelle et, même, le projet de remplir le centre de vélos livrés gratuitement par la commune a été proposé avant. Mais SCHIMMELPENNUICK donne des faits concrets. Les voitures, formant 7 % de la circulation, prennent plus de la moitié de l'espace. Si la stagnation qu'elles produisent était supprimée, les transports en commun pourraient aller plus vite de 40 %, économie d'au moins deux millions de florins par an, alors que pour un million la commune pourrait acheter vingt mille vélos blancs chaque année. Ceci est écrit dans "Provo" n° 2. Dans "Provo" n° 6 est développé le plan contre la pollution de l'air, aussi clair, et soutenu par des chiffres empruntés à un rapport d'un biologiste communal qui n'a jamais été publié.

La vision future de Nieuwenhuis, la critique amère et radicale de la société de Van Duyn et les idées pratiques de Schimmelpennick, le tout enveloppé de blagues folâtres, absurdes et souvent poétiques, et qui paraissent inépuisables, forment un mélange impénétrable pour des esprits normaux. De tous les côtés viennent des sympathisants : un hebdomadaire d'étudiants se met à la disposition des provos, des organisations d'étudiants et des groupes de jeunes de gauche cherchent des contacts, des adolescents sont attirés par la publicité et par l'ambiance de révolte, des gars qui ont vécu au bord de la criminalité se changent en idéalistes et font des pamphlets contre la guerre du Vietnam; des pasteurs, des fonctionnaires communaux, des politiciens et d'autres "plus âgés" arrivent pour parler et partent comme sympathisants. De nouveaux plans blancs naissent. Le tirage du journal "Provo" augmente jusqu'à dix mille exemplaires.

Il n'y a pas de direction, ni de programme, tout le monde peut écrire ses idées mûries ou non dans le journal. Il n'y a pas non plus une "uniformité" pour les cheveux ou les habits malgré les hauts cris des mal informés. Il y a un noyau actif qui détermine la tendance et la mentalité du tout. Des gars comme STOLK, prêts à écouter tout le monde avec bon sens et humour, sont assez nombreux. Avec leur critique sur la société en général, ils sont d'accord pour trouver Amsterdam "une ville bien", qui peut devenir mieux si un certain nombre d'idées sont mises à exécution. L'affluence inattendue de sympathisants crée une atmosphère dans laquelle la persuasion du grand public ne paraît plus une impossibilité ; le désespoir sur le peuple de "cons" est enlevé par l'idée de "démocratisation radicale". "Provoquer" ne veut pas dire : jeter une pierre par le carreau de la société, sans espoir d'un quelconque résultat, mais maintenant en premier lieu propager des rénovations concrètes d'une façon surprenante, surtout par la violence de certaines règles qu'on trouve idiotes. Ainsi, on arrive au point de composer une liste de candidats pour les élections municipales. On en attend beaucoup : deux, trois et même cinq sièges. Le résultat donne un siège, grâce à treize mille votes dont la plupart viennent de la vieille ville. Un résultat surprenant pour un mouvement dont les membres en général sont mineurs, qui ne votent pas, et contre lequel une anti-propagande assez forte est menée. VAN DUYN aurait été très étonné si on le lui avait dit un an avant.

D'ailleurs, les querelles avec la police et la justice restent l'aspect le plus remarquable de "provo", aussi bien par l'attention trop grande de la presse pour cet aspect de l'affaire. L'augmentation du nombre de "provo" aurait-elle été possible sans les matraques de la police ?

Bien sûr, l'ambiance de semi-illégalité et le sentiment d'être "en état de guerre" avec les autorités et la police sont importants pour "Provo". Une approbation officielle aurait été à coup sûr le coup de grâce. Assez rapidement le mouvement a trouvé des méthodes d'agacement que les autorités pouvaient repousser assez facilement avec un peu d'humour. La suite aurait été un combat simulé sportif qui aurait rendu aux provos comme à la police une bonne réputation. "Provo" défie la police pour un match de foot; dans le projet des flics blancs l'image d'un policier idéal est décrite comme quelqu'un avec des pansements et des allumettes pour les passants; plus tard, lorsqu'il est interdit de porter des mots d'ordre dans les manifestations, les provos portent des banderoles blanches; on s'incline pour les voitures policières. D'ailleurs les perturbations de l'ordre sur la place "Spui" ont la même atmosphère. A cette heure-là, il n'y a presque pas de circulation qui puisse gêner, les passants n'ont jamais été molestés. L'idée que les provos pratiquent une "terreur de la rue", comme a dit un membre du Sénat, est une fiction. Il est plus vraisemblable que le nombre de délits juvéniles agressifs diminue avec la présence de "provo".

Hélas! la police ne trouve pas d'autres remèdes que d'attendre passivement, d'arrêter en masse ou de frapper avec force. Sa réputation est diminuée mais également celle de "provo". Si le mouvement n'avait pas développé si rapidement son caractère propre pour les raisons décrites ci-dessus, il aurait sans doute été absorbé dans une réprobation générale, indifférente et destructive contre les autorités.

Il est compréhensible que les autorités prennent l'affaire au sérieux. Les premiers actes de "provo" sont contre les fiançailles de la princesse Beatrix et se sont manifestés lors de la promenade royale en voiture à Amsterdam. En plus, les provos se nomment des anarchistes, et l'anarchisme est considéré comme un mouvement avec des attentats à la bombe contre les chefs d'Etat et les personnages royaux. Les autorités d'Amsterdam ont un mariage à protéger. Les provos ne feront pas d'attentats, mais peut-être que leur agitation donnerait cette idée à quelques fanatiques ? La chance est petite, mais s'il se passe quelque chose la suite serait terrible. De plus, l'opinion publique n'a pas l'air royaliste. Les "happenings" sur le Spui peuvent devenir un point de cristallisation pour le mécontentement. Alors, même sans terroristes, il est possible que le 10 Mars des batailles se produisent à la place des festivités. C'est pour ces raisons que les autorités doivent prendre en considération des futilités comme des "perturbations de l'ordre" sans pouvoir expliquer pourquoi, ce qui rend leur situation si pénible.

Mais, si l'on attribue de pareils motifs aux autorités, on doit conclure également que leur solution du problème est incompréhensiblement légère. Elles se trouvent dans une situation difficile pouvant avoir des suites dangereuses. Lorsqu'on ne peut plus rien changer à la décision malheureuse de célébrer le mariage à Amsterdam, on aurait dû tout faire pour calmer l'opinion irritée. Toute compétence et tout bon sens auraient dû être mobilisés. Au lieu de cela on trouve une solution qui intensifie l'effet redouté.

Dès le mois d'Août 1965, la police agit à coups de sabre sur les curieux de la place "Spui". Lorsque les protestations publiques contre la violence de la police ne peuvent plus être niées, on commence à arrêter les gens en masse. La justice et le pouvoir judiciaire, des institutions qui, par leur travail quotidien, peuvent connaître les difficultés de l'autorité dans la cité, ne savent pas faire mieux que de donner des peines de prison aux gens qui n'ont fait qu'être des curieux. Quelqu'un regarde devant sa porte sur le Spui et répond quelque chose au policier qui l'avait sommé de s'en aller : il est dans ces curieux condamnés.

Le mauvais temps de l'hiver est la cause de la diminution de l'intérêt des happenings, et les autorités peuvent penser que leur tactique a du succès. Ce n'est qu'apparence : des méthodes pareilles ne peuvent avoir du succès que contre des groupes isolés, sans sympathie au sein de l'opinion publique.

Les gens du Spui, au contraire, peuvent compter sur le soutien de l'opinion publique. Le 10 mars et après, on en voit la suite : punir et frapper n'ont pas donné de résultats mais au contraire ont créé une atmosphère hostile. Le "quartier" se tourne contre la police et, dans ce cas, le quartier c'est la cité entière.

IV

Dans l'action de protestation contre la loi d'autorisation du mariage de la princesse Beatrix, les Provos ne jouèrent pas un grand rôle. Un comité national organisa une pétition au gouvernement et réunit 70.000 signatures. Pour une improvisation en vitesse c'était un bon résultat, mais on n'en pouvait conclure à un mouvement national. La maladresse des partis de gauche irritait les républicains et les monarchistes. Peu à peu il était devenu clair que la

majorité du peuple soutenait l'autorisation du mariage, ou en tout cas qu'elle n'y était pas hostile. Parce que le nouveau républicanisme avait une position radicalement démocratique, un des motifs les plus importants de la protestation était omis. Tout aurait été ainsi terminé - si le gouvernement n'avait décidé de laisser se dérouler le mariage dans la cité d'Amsterdam, un des rares endroits où les adversaires du mariage étaient en majorité, et où la guerre avait engendré les blessures les plus profondes.

L'assurance du gouvernement que les sentiments "respectables" des opposants seraient respectés paraissait étrange après cette décision. Evidemment le respect était submergé par des raisons de prestige : on voulait montrer qu'on ne se laissait pas influencer dans ses décisions par une minorité. A Amsterdam la résistance recommençait contre ce qu'on voyait comme des manifestations de la mentalité des dirigeants. De grandes fautes des autorités locales, comme la tentative de prendre la maison d'Anne Frank comme poste de police occasionnel, aggravèrent la situation.

La protestation prit une nouvelle forme : on s'abstenait. Presque la moitié des membres du conseil municipal et plusieurs représentants de la population refusèrent l'invitation à la cérémonie. Beaucoup de gens d'Amsterdam décidèrent de passer le 10 mars à la campagne. Le maire montrait qu'il n'était pas heureux de la décision - mais il ne démissionna pas.

Le 10 mars, jour du mariage

Il n'y avait pas beaucoup de monde dans les rues, par cause du mauvais temps, de la télévision, et aussi à cause de ceux qui restaient chez eux par principe. Mais la jeunesse était présente. La jeunesse ne se passionnait pas pour la monarchie - il y faudrait une raison historique n'arrivant en général qu'avec l'âge, et qui dans ce cas n'était pas défendue avec enthousiasme par les parents. S'abstenir exigeait aussi de la maturité d'esprit. Alors la jeunesse fêtait le mariage, mais à l'envers : "Haut Orange, Vive la République". La joie était plus grande que d'ordinaire, parce que c'était du nouveau, il y avait une facette d'aventure.

Il y avait des bombes fumigènes. On n'a jamais pu en arrêter les lanceurs, à part un couple d'étudiants, qui au moment décisif en avaient reçu une d'un inconnu. Mais le caractère spectaculaire, au fond inoffensif de "l'attentat", indiquait les provos. En tout cas les petites bombes venaient d'un petit groupe, qui avait sa chance à cause de la sympathie passive du public.

Comme déjà dit : les bombes étaient sans danger; mais pour la police ce n'était guère une consolation. Il aurait été possible que de vrais explosifs soient lancés, et la police avait démontré qu'elle était incapable d'empêcher qu'ils arrivent justement quand il l'aurait fallu.

On ne peut plus reconstituer ce qui s'est passé après la solennité. Il paraît que certains ont essayé d'enlever des hampes de drapeau; la police a réagi en panique. Elle se sentait offensée mais elle ne savait pas par qui, et elle finissait par considérer tout le public comme ennemi. Jusqu'au petit matin on a frappé et sabré des gens innocents de toute action, qui ont réagi avec une grande indignation. L'écrivain Jan Wolkers qui avait reçu un prix littéraire de 2.000 florins des mains du maire, le remboursait en colère. Surtout des gens qui, selon les agents de police, avaient l'air un peu étrange, tombaient victimes des matraques. Il y avait beaucoup d'étrangers et des journalistes parmi eux. Il y a eu une charge dans l'hôtel Krasnapolsky, le centre de la presse internationale, une charge qui se retrouvait le lendemain dans toutes les premières pages de la presse mondiale. Toute la journée apparaissait une grande débâcle pour les autorités.

Les jours après le mariage

On commença tout de suite à minimiser. On faisait l'éloge officiel de la police; on masquait la différence entre l'action policière pendant la fête et celle d'après; on tenait à l'image de la foule enthousiaste, défigurée par quelques jeunes turbulents; le premier ministre déclarait dans un discours officiel que la presse internationale était responsable des incidents, une déclaration qu'il devait vite annuler.

Le maire ne défendait pas sa circonspection dans le conseil municipal, mais le ministre de l'intérieur n'avait pas non plus aucune responsabilité pour ce que faisait le maire d'Amsterdam dans ses fonctions de chef de la police. Nombre d'habitants d'Amsterdam signaient une lettre dans laquelle on demandait un contrôle immédiat et démocratique sur la police. Sans résultat.

Le 19 mars

Le samedi 19 mars s'inaugurait dans un quartier tranquille une exposition photographique sur la conduite de la police le 10 mars. Devant le bâtiment il y avait des centaines de gens, parmi eux beaucoup d'étudiants et de provos, qui attendaient leur tour pour entrer. Il y avait aussi beaucoup de journalistes et des photographes. L'ambiance était gaie, on jouait un peu avec un vélo blanc et une poule blanche vivante, puisque les provos venaient de lancer leur plan des poules blanches (= plan pour le policier idéal).

Quelques minutes plus tard apparaissait une voiture avec deux agents qui commençaient à régler la circulation et qui se conduisaient assez maladroitement. D'ailleurs il n'y avait pas de circulation. On se moqua des agents et ils partirent pour chercher des renforts. Une trentaine d'agents arrivèrent et commencèrent tout de suite une vengeance étrange : de deux côtés on frappait les gens jusqu'à ce qu'il n'y eut plus personne dans la rue. Il n'y avait aucun officier de police présent. Cette violence sans raison était un symptôme terrifiant : elle indiquait que le policier ordinaire, en colère à cause du 10 mars, et qui se sentait soutenu par l'éloge officiel, avait développé une hostilité dangereuse vis-à-vis du public.

L'histoire se répétait : un cinéaste avait été présent et avait filmé l'affaire. Le soir même la Hollande voyait à l'écran qu'un gars voulant prendre sa bicyclette pour s'en aller était frappé à terre et molesté par six agents de police. Le justifier, même avec le maximum d'habileté, était une tâche impossible.

Le soir le maire d'Amsterdam parlait pour la première fois de la circonspection policière - pas au conseil municipal mais dans un programme de télé. Il regrettait la conduite des agents, mais les défendait par l'argument qu'un des matraqueurs était un juif, qui avait été blessé parce qu'on l'avait appelé fasciste. Il lançait un appel à tous les Amsterdamois à coopérer à une "période de refroidissement", sinon il pourrait y avoir des morts.

La police n'était pas au happening de ce soir-là, malgré le fait qu'on brûlait des journaux près du palais royal et qu'il y avait des chœurs parlés devant la maison du maire. Mais les jours et les semaines suivantes il devenait clair que le maire considérait son refroidissement comme assez unilatéral. Le film du 19 mars était interdit pour la présentation publique. Un programme satirique de télévision disparaissait définitivement après l'interdiction d'un persiflage du maire. Robert Jasper GROOTVELD se retirait des provos, ému par les larmes du magistrat. Les provos même organisaient un "happening d'absence" et au début tout le monde, la presse autant que le public, était prêt à coopérer à l'appel du maire. Mais la conduite de la police et des autorités ne changeait pas. Le gouvernement et un certain nombre de juges s'associaient à cette conduite qui faisait de plus en plus augmenter la tension dans la cité.

Voici une liste de quelques actes des autorités dont le total aggrava le conflit dans une partie croissante du public. Ce n'est qu'un résumé d'articles parus dans les journaux, irrégulièrement collectés. Il faut les considérer comme des exemples :

Fin mars : Quelques organisations de jeunes prient le maire d'autoriser une manifestation contre la conduite de la police du 10 et du 19 mars. Au début un sursis à cause de la question des mots d'ordre ("réorganisation de la police" est autorisé, "assainissement de la police" ne l'est pas). Enfin le maire refuse son autorisation.

1er avril : Hans TUYNMAN est arrêté sur le Spui pour cause de provocation. Il a donné des pamphlets à deux agents de police en uniforme, dans lesquels on appelait à participer à une certaine manifestation. Il reste enfermé, le 6 avril il est mis en prison par le juge-commissaire, et libéré le 15 avril sous la condition de s'abstenir d'attroupements ou de gestes qui pourraient perturber l'ordre. Le 22 avril il est arrêté de nouveau pendant un happening sur le Spui.

Le 27 avril on exigeait contre lui 12 semaines de détention pour cause de diffusion d'un écrit provocateur. Le 11 mai il est condamné à trois mois de prison avec sursis, défalcation faite des 25 journées de détention préventive.

2 avril : Un gars de 18 ans est arrêté sur le Spui. Il a lancé "fascistes" aux policiers. Le 20 avril il est condamné à huit semaines de détention dont cinq avec sursis.

4 avril : Quatre provos sont arrêtés. Il s'agit d'une lettre anonyme publiée dans "Provocation 7", connue comme la "lettre subversive". Ils sont accusés de collaboration à l'article ou possession du journal.

Le 27 mai il y a le procès. Parmi les témoins à décharge se trouvent de célèbres psychologues et sociologues. L'officier estime les témoignages en dehors de la question. La question n'est pas de savoir si des intellectuels établis, comme les témoins, considèrent l'article comme humoristique, mais si un ou plusieurs lecteurs pourraient être influencés de telle façon qu'ils pourraient se laisser aller à des actes répréhensibles. "Un seul me suffit". Il ajoute qu'on doit penser à des paranoïaques. Le défenseur dit : "Alors on devrait défendre tous les films, tous les livres et tous les journaux".

23 avril : Mademoiselle Koosje KOSTER est arrêtée sur le Spui parce qu'elle distribuait des raisins. Elle porte plainte au sujet du traitement qu'elle a subi au bureau de police. Elle déclara qu'elle fut emmenée dans une chambre isolée où une femme la somma de se déshabiller. Lorsqu'elle refusa la femme alla chercher trois agents masculins. Ces quatre personnes l'ont ensuite déshabillée. Dans un communiqué du 26 avril le commissaire central de police s'en rapporta aux règlements de service. Malgré les investigations de la presse le texte de ces règlements n'a jamais vu le jour. Selon le communiqué, l'agent de police féminine a essayé pendant un certain temps de persuader Mademoiselle KOSTER de se montrer coopérative. Ensuite elle a appelé les agents masculins. Ces derniers ne l'ont pas déshabillée, mais l'ont tenue pendant que l'agent féminine s'occupait de la déshabiller. Mademoiselle KOSTER n'est pas d'accord avec cette version. En outre elle déclare qu'elle a été interrogée en sous-vêtements avec une couverture. Elle n'avait pas d'objection contre la fouille mais elle en avait contre le déshabillage. La nécessité de celui-ci ne lui avait pas été expliquée raisonnablement.

Cette affaire a provoqué des discussions au conseil Municipal et à la Chambre des Députés. Des mois plus tard, on put lire dans la presse que le Ministre de la Justice avait déclaré que la fouille et le déshabillage de Mademoiselle KOSTER avaient été incorrects.

7 mai : Un journaliste du journal "Het Parool" écrit : On se trouvait sur le trottoir devant le cinéma "City" Leidseplein, et on voyait passer un agent de police en uniforme, sa matraque dans la main droite. Il marchait calmement devant des dizaines de spectateurs, mais lorsqu'il s'approcha de quelques jeunes gens portant des cheveux longs et des vêtements inhabituels, il les frappa tout-à-coup dans le cou en passant près d'eux sans aucune sommation. Ensuite il reprit sa marche.

26 mai : La police met fin à une action de protestation dans et devant le consulat portugais. La conduite policière provoque trois plaintes officielles : 1) un prêtre dit qu'il a été enlevé par des agents à coups de pieds dans le dos et dans les jambes. Il dit qu'il ne s'opposait en aucune manière à son enlèvement.

2) Une jeune fille attrapa des blessures aux doigts, qui devaient s'infecter, et un homme dit que les agents essayèrent de le jeter de l'escalier la tête en bas. Il ajouta avoir un doigt de pied tordu par la faute de la police, et avoir reçu des coups de pieds dans le ventre.

3) Six jeunes signèrent une lettre dans laquelle ils se plaignaient d'avoir été enfermés le 26 mai avec 14 personnes dans une cellule d'un bureau de police qui mesurait à peine deux mètres sur deux. Les portes et les fenêtres étaient fermées, le chauffage marchait.

1er juin : Les provos obtiennent un siège au Conseil municipal. Dans la nuit des élections sont arrêtés Madame Irène DONNER (candidate sur la liste des provos) et le rédacteur des actualités télévisées VAN DE LINDE. Ils sont accusés de ne pas s'en être allés après sommation. Tous deux sont arrêtés, et interrogés pendant toute une nuit, et doivent déclarer s'abstenir de perturber l'ordre à l'avenir.

Le grand-maître d'échecs J.H. DONNER refuse de représenter les Pays-Bas désormais en tournois d'échecs à cause du traitement honteux subi par sa femme au bureau de police.

4 juin : La police charge la foule sur le Leidseplein à l'aide de chevaux, de chiens et de matraques. La cause en était la danse, autour de la place, d'un certain nombre de provos.

6 juin : A Amsterdam un juge condamne à 6 jours de détention le cinéaste W. RADEMAKER, parce qu'il avait refusé d'obéir à une sommation de s'en aller du Spui. Il déclara qu'il sortait d'un bistrot aux environs de minuit et qu'un agent lui apprenait qu'il devait s'en aller dans une certaine direction. Pour gagner sa voiture il devait prendre la direction opposée. Alors il demanda au policier quel itinéraire il devait prendre pour gagner sa voiture. Il dit qu'il n'avait jamais assisté à des happenings et qu'il n'avait rien à y faire ce soir-là. Il dit qu'une telle punition le rendait perplexé.

L'indignation augmentait et devait enfin se manifester. Presque tout le monde dans la cité avait vu ce que signifiait une charge de la police. TUYNMAN, toujours tenu en détention, devenait un symbole; crier pour sa libération formait l'ensemble de la longue série des griefs.

La situation exploserait bientôt.

V

Les ouvriers du bâtiment d'Amsterdam avaient un grief. Parce qu'ils changent fréquemment de patron leurs primes de vacances sont encaissées par les syndicats reconnus et payées une fois par an. Cet argent rapportait des intérêts aux syndicats, mais malgré tout on prendrait 2 % comme frais d'administration. Les membres des syndicats reconnus recevraient plus tard ces 2 %, pas les autres. A Amsterdam 70 % des ouvriers du bâtiment n'étaient pas syndiqués, ou étaient membres de petits syndicats, pas reconnus, pour la plupart sous influence communiste. On forma un comité d'action pour protester contre la retenue; après quelques manifestations on obtint que le conflit soit arrangé par le juge. Tout de même les syndicats décidèrent de payer les primes de vacances à la date fixée, avec déduction de 2 %. Pour le lundi soir, le 13 juin, les lettres A et B étaient appelées. Le comité d'action prévint qu'il n'était pas d'accord; alors les syndicats prévinrent la police, sans la mettre au courant de la gravité de la situation.

Ce lundi soir il y avait plus de mille manifestants devant l'édifice dans le Marnixstraat, à côté du "Jordaan". Dans le bâtiment une courte mais forte bagarre se produisit, dont les gens au dehors ne se rendirent pas compte. Ensuite parurent trois voitures de police. Les ouvriers, en partie assis sur la route, furent sommés de s'en aller - une sommation dont la police avait l'habitude. Comme on ne réagissait pas immédiatement, la police fit comme d'habitude; elle commença à frapper la foule avec les matraques.

Pas de plus grande erreur possible ! Ce n'était pas une foule de curieux qui savaient à peine pourquoi on était là, avec comme noyau un petit groupe de provos non-violents; c'était un millier d'ouvriers costauds, qui sans exception étaient assurés de leur droit, et qui n'avaient pas l'intention de se laisser chasser par n'importe qui. On se défendit en lançant des pierres. La police dut se retirer. Dans la rue, restait Jan WEGGELAAR, évanoui; il fut emmené par l'ambulance.

Les ouvriers furieux allèrent à l'Hôtel de ville pour se plaindre chez le maire, de sa police. Ils venaient d'y arriver quand un homme arriva, et dit que Jan WEGGELAAR était mort. Le bruit s'arrêta, il y eut un moment de silence complet dans la rue. Ensuite la foule commença à gronder et puis se mit à crier. Un ouvrier monta sur une grille et cria aux passants que son camarade venait de décéder et que cela pouvait arriver à tout le monde, et qu'on devait protester et faire la grève. Il oubliait la cause de la mort, et les gens qui l'entendaient se demandaient ce qui s'était passé. Les ouvriers du bâtiment répondirent: tué par la police. Ce message alla très rapidement par la ville. Partout parurent de petits groupes de gens discutant. Avant minuit parut en grands caractères bleus sur le monument national blanc: ASSASSINS.

L'étincelle était mise à la poudre. L'irritation contre la police se changeait en rage. Les ouvriers de la cité qui s'étaient toujours abstenus des conflits entre les provos et la police marchaient maintenant à la tête. L'agitation qui succéda fit que tous les jeunes qui jusqu'à présent n'avaient pas été pris par le mouvement provo se mêlèrent dans la bagarre.

Le maire et la direction policière en général sous-estimaient la gravité de la situation. Cette nuit elle faisait deux graves erreurs. Elle aurait dû donner un rapport détaillé et franc des circonstances qui entouraient la mort de WEGGELAAR, demander aux témoins de se présenter et faire à la population un appel au calme; mais le maire, qui avait paru à la télé quand la situation était beaucoup moins grave, faisait défaut. Des fonctionnaires de la police faisaient des déclarations contradictoires et obscures aux journalistes. Un commissaire dit que WEGGELAAR avait été tué par une pierre jetée. Plus tard, dans une conférence de presse un inspecteur parlait d'une mort naturelle. Plusieurs jours plus tard il était devenu un fait que la victime avait une maladie latente de cœur, et probablement était décédé d'une émotion forte, soit qu'il n'ait jamais été prouvé qu'il n'avait pas été frappé. La théorie des pierres jetées était tout aussi fautive. Cette nuit-là, la police de toute façon n'était pas au courant de la vérité - et elle aurait dû le montrer. La possibilité que la police pouvait être coupable aurait dû être avouée franchement. A ce moment, personne n'était convaincu par la déclaration de la police: l'indignation augmentait encore parce qu'on sentait comme une tentative de dissimuler la vérité.

Une meilleure information au public aurait diminué les risques de désordre, mais ne les aurait pas éliminés. La deuxième erreur du maire fut qu'il oublia de demander l'aide de la police immédiatement. Par exemple: n'importe qui aurait pu se rendre compte que ce serait nécessaire près de l'édifice du journal "De Telegraaf".

Le rôle du "Télégraaf" n'est interprété exactement dans aucun des commentaires détaillés de la presse, probablement parce que les commentateurs n'ont pas lu eux-mêmes la première édition de ce journal. Cette édition paraît dans la cité déjà avant une heure la nuit, dans ce cas encore avant la conférence de presse où on parlait pour la première fois d'une mort naturelle. Dans la

première édition il était écrit que WEGGELAAR avait été tué par une pierre, lancée par un de ses camarades. Les ouvriers, au retour de l'Hôtel de ville, achetaient le journal. Ils lisaient l'article dans lequel ils étaient accusés de l'assassinat qu'ils reprochaient à la police. C'était de l'huile sur le feu. Dans les éditions suivantes le "Télégraaf" publiait, comme les autres journaux, toutes les versions. Cause de l'opinion que le "Télégraaf" était attaqué après avoir dit la vérité. Le mal était fait. On ne peut pas croire que les ouvriers, d'habitude déjà plus ou moins hostiles au "Télégraaf", achèteraient deux fois le même journal.

Mardi, le 14 Juin, tout se passa comme suit : Le matin les ouvriers du bâtiment se rencontrèrent sur la place J.D. Meyer, où se trouve la statue du docker. A ce moment ils faisaient la grève. Les chefs du comité d'action y parlaient de façon inintelligible. Un peu plus tard une partie des ouvriers assaillirent l'édifice du "Telegraaf". Des voitures étaient renversées et enflammées, l'accès à l'édifice était forcé. Une heure plus tard, quand les attaquants furent partis, la police arriva. Le commandant responsable n'avait pas osé venir plus tôt, parce que jusqu'à présent il avait eu trop peu d'agents à sa disposition, ce qui était, comme déjà signalé, la faute du maire.

Dans l'après-midi se développait une vraie bataille autour du "Dam" où se trouvent le Palais-Royal et le Monument National. On lançait des pierres à la police, qui répondait avec des armes à feu et des bombes lacrymogènes. Un homme recevait une balle dans le ventre; des dizaines de policiers et de civils étaient blessés. Il y eut des bruits divers sur le nombre croissant des morts, ce qui rendit la lutte encore plus intense. Vers le soir chacun rentra chez soi pour manger, mais après huit heures la lutte recommença. On cassait des vitres, on enlevait des panneaux pour la circulation. On faisait des barricades et on saccageait. Des conducteurs de taxis en grève roulaient à travers la ville en klaxonnant. Le milieu se mêlait à la lutte - avec la police. Celui qui se sauvait des coups de la police dans les petites ruelles du quartier de la pègre risquait une râclée sévère et sanglante. C'était peut-être cette partie de la population que le maire prenait comme modèle quand il reprochait aux habitants d'Amsterdam d'avoir été trop passifs en cas de perturbations de l'ordre. Peu à peu la ville se remplissait de policiers et de gendarmes. Encore deux soirs il y eut des échauffourées; et puis ce fut fini.

ABREGE DES FAITS PRINCIPAUX APRES JUIN 1966 :

Septembre 1966

Le provo Bernhard DE VRIES s'installe au conseil municipal d'Amsterdam.

Mars 1967

Bernhard DE VRIES, qui dans le conseil n'a jamais fait grand'chose de spectaculaire, est remplacé par le provo Luud SCHIMMELPENNINCK.

Deux étudiants causent une explosion au monument Van Heutsz, un général de l'armée hollandaise aux Indes entre 1946 et 1948. Ils considèrent le monument comme colonialiste, le général Van Heutsz étant un criminel de guerre.

25-26 et 27 mars 1967

Marche de protestation contre la guerre au Vietnam et les armes nucléaires. Cette manifestation a été organisée par le SJ (Jeunes Socialistes). La marche mène de Rotterdam à Amsterdam, passant par La Haye, Leyde et Haarlem. Partout la manifestation se passe tranquillement, sauf à La Haye où la police arrête 14 manifestants, principalement parce qu'on criait "Johnson Assassin!", ce qui est punissable (insulte à un chef d'Etat ami). A Amsterdam ce mot d'ordre est admis. A Haarlem la police provoque par sa conduite l'éloge unanime des jeunes.

1er Avril 1967

Mariage de Bernhard DE VRIES, célébré dans le bateau des provos. Pendant la fête le bateau est attaqué par des blousons-noirs qui d'ordinaire se groupent dans le hall de la gare centrale. Le bateau est presque détruit. Bientôt après cette bagarre suit la réconciliation. Les blousons-noirs deviennent "les provos de la gare".

4 Avril 1967

Sous l'influence du "Télégraaf" qui pendant les derniers mois avait fait une campagne écrite contre les provos, une centaine de marins (marine de guerre) du Helder (à 75 Km d'Amsterdam) font une expédition contre les "provos de la gare". Courte mais forte bataille dans le hall de la gare, dans laquelle les provos doivent se sauver. Une heure avant l'arrivée des marins la police civile, la police militaire et la police des chemins de fer étaient au courant, mais on ne prit pas de mesures contre cette perturbation de l'ordre. Partout dans le pays les marins sont félicités. Cette affaire provoque des discussions à la Chambre des Députés. Le ministre de la Défense dit que les marins ont eu tort. Rien de plus.

L'argument des marins était que les provos de la gare avaient attaqué leurs fiancées quand elles revenaient du train militaire après leur avoir dit adieu. En fait ces insultes n'ont pas été plus graves que les insultes que les militaires profèrent d'habitude à l'égard des fiancées de civils. Il n'y était pas question d'attaques aux "moeurs et bonne réputation" des filles, comme écrivait le "Telegraaf" avec son influence énorme.

Le 28 Avril j'ai parlé avec un de ces marins. Il ne savait absolument pas ce que représentaient les provos, mais les considérait quand même comme des "salauds, une bande de vagabonds anti-hollandais et sans hygiène" et autres phrases du "Télégraaf". Quand je lui demandai pourquoi il était venu se battre, il dit : "Eh bien, c'est marrant de se flanquer des coups de temps en temps, non ?"

15 Avril 1967 :

Manifestation contre les Etats-Unis à Amsterdam. Le mot d'ordre "Johnson Assassin!" est tout-à-coup défendu. Charges inattendues de la police. Au monument national une situation chaotique. Charges en voiture et à cheval dans la foule pourtant calme. Des femmes et de petits enfants frappés. On sent que la tension dans la cité monte de nouveau.

Les provos éditent un journal parodiant le "Telegraaf" avec le nom "Teleraaf". Ils y imitent la campagne écrite contre les provos en exagérant. La solution du problème-provo y est présentée comme les plans de Hitler pour détruire les juifs. (Remarque : En Hollande il est généralement connu que le "Telegraaf" était fasciste pendant la guerre).

27 Avril 1967

Naissance du prince Guillaume-Alexandre. Les provos ont un happening sur le Spui et en font une manifestation pour la république. Ils sont chassés par la police. La télé montre la joie des gens de partout en Hollande, sauf de la Capitale. A Amsterdam la reine paraît au balcon. Sifflets de désapprobation. L'échauffourée n'est pas grande. Les jeunes respectent l'évènement comme une affaire joyeuse. Les provos envoient une dépêche au palais royal avec des félicitations.

30 Avril 1967

Anniversaire de la reine.

1er mai 1967

Fête de l'anniversaire de la reine. Les SJ (jeunes socialistes) organisent une manifestation avec comme principal mot d'ordre "Le 1er Mai rouge" (et non pas orange). Dans l'après-midi ont lieu de grandes bagarres sur le "Dam". La police reçoit des pierres et des bouteilles. Elle répond par la force. Elle frappe n'importe qui, entre autres des invalides, des vieux, des femmes enceintes. Il faut remarquer que les jeunes du SJ sont uniquement là pour provoquer la police, imitant les provos, qui ne se manifestent guère. Dans la soirée ils sont sur la place sans manifester, mais à 10h30, quand la police arrive on commence à crier et les bombes fumigènes explosent. Conduite policière honteuse. On doit penser au 14 Juin 1966.

QU'EST LE PROVOTARIAT ?

le manifeste des provos

traduction française tirée
de REVO n° I, publication
belge éphémère d'une tenta-
tive de créer un mouvement provo belge.

Tous les provos, beatniks, pleiners, nozems, teddy-boys, roeks, blousons noirs, raggare, stilljagi, mangupi, étudiants, artistes, sociaux, anarchistes, anti-bombes.

Ceux qui ne désirent pas faire carrière, qui ne mènent pas une vie régulière.

Ceux des Jungles asphaltées de Londres, Paris, Amsterdam, New-York, Moscou, Tokio, Berlin, Milan, Varsovie, ceux qui se sentent inadaptés à cette société.

Le Provotariat est le dernier facteur de révolte dans nos pays "développés".

Le ProLETariat s'est assujéti à ses chefs politiques, à son poste de TV. Il s'est amalgamé à sa vieille ennemie la bourgeoisie et constitue avec elle, une immense masse grise.

Le Provotariat n'est pas une "classe", sa composition est trop hétérogène pour cela.

Mais pourquoi le provotariat se révolte-t-il?

Il vit dans une société basée sur le culte de la réussite. L'exemple des milliers de joueurs-dé-coudés, d'arrivistes sans scrupules ne peut que l'irriter.

SUCCES = un home à soi.

SUCCES = une auto à soi, une TV, un frigo.

SUCCES = une position.

Nous vivons dans une société monolithique écoeurante. L'individu créatif y est une exception. Big bosses, capitalistes ou communistes, nous imposent, nous dictent notre conduite et notre consommation. Mais le Provotariat veut être lui-même.

A BAS les Philips, les Bastos, les Volkswagen et les Renault, les Dops, les fabricants d'essence empestantes et tutti quanti !

LE PROVOTARIAT AVERTI

LE CONSOMMATEUR ASSERVI !

Nous vivons dans une société autoritaire. Les autorités décident tout nous pouvons la boucler.

Ces Autorités nous préparent la guerre. Les armes atomiques, bactériologiques, chimiques sont produites partout: en Amérique, en URSS, France, Grande-Bretagne, en Chine. Sous peu on en fabriquera en Allemagne, en Suède, en Indonésie, en Israël.

Si la guerre au Viet-Nam devenait une guerre atomique, tout l'hémisphère nord serait vraisemblablement dépeuplé.

Les Autorités décident de Notre Vie et de Notre Mort.

LE PROVOTARIAT A PEUR DE LA GUERRE ATOMIQUE DES AUTORITES.

C'est pourquoi le Provotariat est partout en brouille avec les autorités. La Police frappe à tort et à travers lorsque nous MANIFESTONS CONTRE la bombe ATOMIQUE, lorsque les blousons noirs entrent en scène à leur façon (dans une protestation inconsciente contre CETTE société).

La police dégage sur nous ses sentiments rancuniers et revanchards.

LA POLICE CONTRE LE PROVOTARIAT =

LA HIERARCHIE CONTRE L'ANARCHIE.

L'instinct anarchiste du provotariat international inspire à nouveau l'anarchisme. Aux Pays-Bas, le mouvement anarchiste "PROVO" est né du provotariat et il souhaite que le provotariat du monde entier devienne conscient de son déclassement.

Que veut l'Anarchisme?

COLLECTIVISATION
DECENTRALISATION (suppression de l'Etat)
DEMILITARISATION (désarmement).

Une société nouvelle, une FEDERATION DE COMMUNES AUTONOMES, dans laquelle la propriété privée sera abolie. Chacun y sera responsable de l'existence économique et sociale. Des machines électroniques accompliront dans l'époque cybernétique qui vient la tâche des administrations (éternel prétexte de l'existence de nos politiciens).

Dans une telle société technique, décentralisée en petites communautés la démocratie sera réellement possible.

L'ANARCHIE VEUT LA REVOLUTION !

"PROVO" désespère de l'avènement de la Révolution et de l'Anarchie. Cependant Provo puise son courage dans l'anarchisme: l'Anarchisme est pour lui la seule conception sociale admissible. C'est son arme idéologique contre les forces autoritaires qui nous oppriment.

Si le Provotariat manque jusqu'à présent de forces pour la REVOLUTION il reste:

LA PROVOCATION.

La provocation avec ses petits coups d'épingles, est devenue notre seule arme, imposée par la force des choses.

C'est notre dernière chance de frapper les Autorités aux endroits sensibles et vitaux. Par nos provocations nous devons forcer les Autorités à se démasquer.

Tous les uniformes, bottes, képis, sabres, matraques, auto-pompes, chiens policiers, gaz lacrymogènes et tous les moyens que les autorités tiennent encore en réserve, elles devront les employer contre nous.

Les autorités devront ainsi se manifester en tant qu'AUTORITES REELLES ET VERTABLES; le menton en avant, les sourcils froncés, la colère dans les yeux, menaçant à droite, menaçant à gauche, commandant, interdisant, condamnant. Elles se rendront de plus en plus impopulaires, ainsi la conscience des gens mûrira pour l'Anarchie.

Et viendra la CRISE.

C'est notre dernière chance.

LA CRISE DES AUTORITES PROVOQUEES.

Telle est la grande provocation à laquelle "PROVO-Amsterdam" appelle le provotariat international.

PROVOQUEZ, FORMEZ DES GROUPES ANARCHISTES !
ATTENTION, PROVOS, NOUS PERDONS UN MONDE.

une discussion avec les provos

(récapitulation de quelques textes parus dans la revue "Acte et Pensée" de nos camarades hollandais).

Au début de 1966 le provo Roel van Duyn publiait une "Lettre à la Gauche". Il protestait contre le respect de la légalité et disait qu'il fallait attaquer les autorités le plus souvent possible au lieu de chercher à accroître son audience. La revue "Acte et Pensée" répondait avec une "lettre ouverte au provo Roel van Duyn" de laquelle nous extrayons le passage suivant:

I- LA CONDITION OUVRIERE:

Roel van Duyn a dit " le mouvement de gauche n'a pas encore compris la nécessité de refuser les lois du pouvoir officiel, la nécessité de la désobéissance civile sur toutes les lignes. " Dans notre opinion, voilà la différence entre lui et nous - la nécessité de refuser les lois existe mais... ce n'est pas comme il pense évidemment une question d'intelligence, pas une question de théorie. C'est une question pratique. Si les circonstances pratiques le demandent, les lois ne seront pas respectées même par des gens qui, dans leur théorie étaient toujours contre un tel comportement.

Crois-tu que les ouvriers du bâtiment de Berlin-est, qui quittaient leur travail le 16 juin 1953 pour protester contre le durcissement des normes, étaient convaincus de la nécessité des actions illégales? Ils étaient convaincus d'une chose seulement: l'impossibilité absolue de gagner moins d'argent.

Crois-tu que les mineurs catholiques de Genk ont fait tomber les arbres et ont barricadé la ligne de chemin de fer parce que leur raison leur prescrit la nécessité d'une désobéissance civile? Il n'est pas question de ça. Ils ont fait ce qu'ils ont fait par la logique de leur action. Ils ne disaient pas: désobéissons au pouvoir; ils disaient: prenons des mesures pour empêcher les faux frères de briser notre lutte. Ce qu'ils faisaient étaient en rapport avec leur existence quotidienne.

Attention, nous parlons ici de la nécessité de la lutte ouvrière en rapport avec cette existence. Toi, au contraire tu parles des gens qui n'ont pas l'envie de prendre part au processus de la production et qui, au lieu de ça, vivent "dans une attitude de protestation". Nous te répondrons qu'un ouvrier, même s'il n'a pas l'envie de se faire exploiter, est forcé d'entrer en usine quand même. Voilà ce qu'on peut indiquer avec le terme: la condition ouvrière, une condition qui est connue dès le berceau.

Et qu'est-ce que tu veux dire avec le terme: "vivre dans une attitude de protestation?" Je comprends en tout cas que c'est une manière de vivre. Et pour vivre on a besoin de quelques petites choses comme de la nourriture, des boissons et le minimum de vêtements. Celui à qui manquent ces petites choses peut vivre "dans une attitude de protestation" mais il est certain qu'il ne vit pas longtemps. Mais la possession, la présence de ces petites choses suppose une production dans n'importe quelle sorte de processus de travail. Voilà une vérité incontestable.

Nous n'appartenons pas aux moralistes bourgeois qui s'indignent si quelqu'un ne veut pas se faire exploiter. Nous constatons seulement qu'il y a des gens qui sont capables et qui peuvent se permettre le luxe de rester en dehors des usines,

et nous constatons aussi que l'ouvrier en général ne le peut pas. Pour l'ouvrier, il n'y a pas de choix; pour lui, le travail est inévitable. Il y a semble-t-il, d'autres qui ne connaissent pas cette nécessité. Ils peuvent être provo quand ils le veulent et cesser d'être provo selon leur volonté.

Les ouvriers ne peuvent pas cesser d'être ouvriers. Mais comme ouvrier et dans l'usine, dans le rythme du travail, il est en conflit permanent avec la société existante. Et ça, complètement indépendant de sa volonté, et même dans le cas où ses illusions et ses rêves sur sa vie et la société n'auraient jamais prédit ça! Comme ouvrier, il ne vit pas "dans une attitude de protestation" (qu'on peut abandonner quand on le veut) mais dans une situation de conflit à laquelle il ne peut pas échapper. L'ouvrier n'a pas l'attitude de protestation. Il a l'attitude de la lutte sociale. Cette attitude n'est pas innée; elle résulte de son climat de travail, et par conséquent, de son milieu. Avec d'autres mots: cette attitude de lutte (sous-jacente, mais se manifestant dans certaines circonstances) est un attribut de classe. Ça explique le fait historique que toute résistance et chaque lutte sociale dans le passé et dans nos jours est une résistance de classe, une lutte de classe.

Au texte ci-dessus, le provo Roel van Duyn a répondu avec une anti-critique à laquelle il a donné la forme de six questions auxquelles il donne lui-même une réponse. Nous citons:

II- LUTTE OUVRIERE ou LUTTE DES PROVOS et des INTELLECTUELS ?

Le prolétariat est-il révolutionnaire selon sa position? Non, le prolétariat a vécu jusqu'au milieu de ce siècle dans des circonstances misérables qui provoquaient sa lutte. Cette lutte était plus violente d'autant plus que la misère était grande. Cette lutte avait comme source aussi une conscience révolutionnaire. Cette conscience faisait du prolétariat une classe. Une classe n'est pas seulement une catégorie socio-économique, c'est aussi une catégorie socio-psychologique. Pour sa lutte le prolétariat devait se rendre compte qu'il voulait renverser le capitalisme. Aujourd'hui le prolétariat accepte le système économique. La classe ouvrière de nos jours est contente: elle est le petit propriétaire d'une voiture, d'un frigidaire, d'un appareil de télévision. Le prolétariat ne lutte plus contre l'ordre existant. Il lutte pour des revendications comme plus de salaires et plus de vacances. La thèse de "Acte et Pensée" que les ouvriers forment la seule classe révolutionnaire à mes yeux n'est pas juste. Je la rejette. D'autres classes se présentent qui contiennent plus de promesses: le provotariat et les intellectuels.

Toute lutte sociale est-elle lutte de classe: Non, pour lutter l'homme a beaucoup d'autres raisons que des raisons sociales et économiques. "Acte et Pensée" veut nier l'indépendance de notre esprit et l'indépendance de nos forces créatives.

Quelle est l'importance de nos idéaux? Ils nous poussent à l'action. Un idéal a une importance spirituelle aussi grande qu'un intérêt matériel; et souvent les intérêts idéaux de l'homme sont en conflit avec son intérêt matériel.

Quelle est notre perspective? Une société gouvernée par des ordinateurs peuplée par des chômeurs. Les jeunes parmi ces derniers auront le besoin d'une insurrection contre les managers. Parce qu'ils ne font pas du travail salarié je les intitule comme des provos, parce qu'ils provoquent. Ces provos et les intellectuels rempliront l'ancienne tâche du prolétariat. La lutte autonome des ouvriers, celle dont parle incessamment "Acte et Pensée" pour elle, j'ai de la sympathie. Cependant pour moi elle n'a aucune perspective.

aux questions du provo Roel van Duyn la revue "Acte et Pensée" a donné elle aussi, des réponses. Nous citons de nouveau:

III- DES IDEAUX NE CHANGENT PAS LA SOCIÉTÉ.

La lutte ouvrière n'existe pas parce que le prolétariat veut renverser le capitalisme. Il n'a jamais voulu ça. Les ouvriers luttent pour améliorer leurs conditions matérielles. La chute du capitalisme, les ouvriers peuvent à peine se l'imaginer; leur position matérielle est une réalité vivante et directe. Celui qui pense que la lutte quotidienne pour une augmentation des salaires, pour des voitures et des frigidaires n'a pas un caractère "révolutionnaire" se trompe fondamentalement. C'est justement son "désir" matériel (qui cause un tel mépris de ceux qui sont "riches") qui transformera l'ordre existant. Parce que: dès que l'ouvrier veut satisfaire les besoins qui sont créés par la société elle-même, il vient en conflit avec le capitalisme. Lui! pas un autre. Chacun, qui n'est pas ouvrier peut satisfaire ses besoins avec des méthodes qui correspondent avec le caractère général de la société. Pour l'ouvrier, il n'y a qu'un chemin: amélioration de son salaire, une résistance contre des conditions et des circonstances qui forment exactement l'essence de l'ordre actuel. L'action des provos, c'est vrai, menaçait l'ordre public. Mais l'action ouvrière menace- et c'est beaucoup plus dangereux - l'ordre social.

Un homme d'une profession libre qui veut acheter une voiture ne vient pas en conflit avec le capitalisme. Un ouvrier qui veut la même chose, a toute une autre expérience, même si l'idée d'un conflit ne lui en est pas venue. Voilà la différence entre un ouvrier et l'homme d'une autre classe. Voilà pourquoi la lutte ouvrière est révolutionnaire. Ce n'est pas une question d'idées, des esprits, de la conscience, c'est quelque chose de position sociale. Un ouvrier qui participe à des choses idéales, culturelles, même politiques, est estimé par les idéalistes bourgeois. Dès qu'il veut améliorer sa condition matérielle, on le comble de reproches. Ceux qui critiquent le matérialisme vulgaire du prolétariat comprennent mieux son caractère dangereux, que les idéalistes tels que Roel van Duyn.

Dans l'antiquité, Rome ne connaît pas seulement des esclaves, mais aussi d'autres groupes, par exemple les plébéiens qui souvent "s'opposaient" aux patriciens. Mais Rome était une société basée sur l'esclavage. Voilà pourquoi seulement les soulèvements des esclaves mettaient réellement l'ordre en danger. Dès que les esclaves se révoltaient les patriciens et les plébéiens faisaient leur paix pour se réunir contre les insurgés. Avec le prolétariat de nos jours, c'est la même chose. Et si Roel van Duyn veut répondre que le prolétariat d'aujourd'hui ne se révolte pas, il faut lui répondre les ouvriers aussi, pensent eux-mêmes la même chose. Eux aussi croient qu'ils ne luttent que pour leurs besoins. Mais cette illusion ne change rien à la signification réelle

de ce qu'ils font pratiquement. Les hommes ont toujours eu des illusions sur leurs propres actes. Les révolutionnaires de 1791 pensaient qu'ils étaient entrain de faire renaître la république romaine et les paysans qui combattaient le féodalisme au moyen-âge pensaient qu'ils retournaient au christianisme primitif et qu'ils fondaient le royaume de Dieu sur terre. Les limites de leur lutte et sa vraie signification on peut les trouver dans les relations de production de la société d'autrefois et d'aujourd'hui.

Des idéaux ne changent pas la société. La révolution bourgeoise n'a pas vaincu par l'idée de la liberté, mais par l'intérêt économique du tiers-état; l'esclavage (en Amérique) n'est pas disparu par des agitations humanitaires, mais parce qu'il était inconciliable avec le travail salarié qui était exigé par la technique.

o o

o

RESISTANCE SANS BASE DE CLASSE.

(traduction d'un article sur les provos, publié en avril 1966 dans la revue hollandaise "Acte et Pensée").

Ce qui pour nous semble très sympathique chez les provos, c'est leur contradiction, leur divergence avec l'ordre existant. Ils en sont, nous semble-t-il très conscients et les puissants d'aujourd'hui en sont tout autant conscients. Cette contradiction explique la violence sans réserve avec laquelle ces derniers agissent contre eux. Lorsque le 31 août 1959 le milieu criminel d'Amsterdam, les souteneurs des filles et leurs bandes, se mettaient en action contre les "blousons noirs" de ce temps-là et, à l'aide de chaînes, fouets et matraques, chassaient la jeunesse de la place, au centre d'Amsterdam, la police de la capitale ne bougeait pas. Après tout, "les hommes" forment une partie de la société dans laquelle nous vivons. Ils y ont leur place et ils ont leur métier - transformer en une marchandise toutes les relations sexuelles- et ce métier n'est autre chose qu'une forme spéciale d'une société qui transforme en marchandise toutes les relations humaines.

Cependant, si des jeunes aux sandales, aux cheveux longs et barbus, qui- et la bourgeoisie a un sens assez fin pour cette chose qu'elle méprise sincèrement- ne sont pas trop enthousiastes pour se faire exploiter, font des manifestations avec un vélo blanc, ou un poulet blanc, qu'ils laissent voler dans les rues d'Amsterdam, l'ordre public est en danger. On voit des photos qui sont en pleine contradiction avec l'assurance ministérielle du jour précédent qu'il n'y a aucune raison d'ordonner une enquête sur l'attitude de la police municipale d'Amsterdam.

Evidemment, un poulet blanc pour l'ordre existant est beaucoup plus dangereux que le pigeon blanc de Picasso, qui, il y a beaucoup d'années, fut élevé dans une volière bolcheviste et qui pour beaucoup de braves gens fut le symbole de l'hypocrisie stalinienne. Dans ce temps-là, on attaquait ce pigeon avec l'arme de la plume seulement, probablement parce qu'on avait bien compris que des oiseaux staliniens aussi ne chantent que des airs du capitalisme d'état. Une blague sans doute, mais qui a un certain sens. Le sens que des contradictions réelles dans notre temps apparaissent comme des luttes de classe et que le gardien de l'ordre actuel dans son subconscient sait très bien ce que vaut une bureaucratie bolcheviste.

Ce que valent les provos, le brave bourgeois ne le sait pas. Voilà ce qui le rend, lui et son appareil tellement nerveux. Le bourgeois ignore que la génération "Beat" forme une protestation vivante contre le processus capitaliste qui transforme tout en "chose". Le bourgeois -ça le caractérise- prend la production des "choses" ("marchandises") pour le vrai paradis. Essayant de comprendre la génération "Beat" il a pris le mot anglais "Beat" comme "to beat" (frapper) et sa police a agi conformément.

Nous ne partageons pas le mépris officiel de la société capitaliste pour les provos. Mais ça ne veut pas dire que nous nous solidarisons avec eux ou sommes d'accord avec leurs idées. Ce qui nous en empêche est le fait incontestable qu'il manque aux provos toute base de classe. Les provos se placent hors de l'ordre existant, hors des normes sociales officielles et hors de la morale du monde d'aujourd'hui, mais ils ne se présentent pas comme une classe qui selon sa position sociale et selon son vrai caractère est l'ennemi naturel de l'ordre existant, de la société qui nous entoure et de sa morale.

Il y a parmi les provos quelques garçons et filles qui viennent d'un milieu ouvrier. Ils font de leur mieux pour se distancer de leur origine prolétarienne aussi loin que possible. Ils n'agissent pas comme une catégorie jeune, flamboyante, étourdie peut-être, mais en tout cas, très active, du prolétariat; au contraire, ils agissent en public justement comme une catégorie qui est privée de tout caractère de classe. Voilà précisément leur grande faiblesse.

Peut-être pour les provos que c'est un avantage aussi. Une seule chose seulement pour notre brave société est encore pire que des cheveux longs: c'est un esprit prolétarien. Pour un provo qui se repent, il y a de l'indulgence; pour un ouvrier militant, jamais. Et parce qu'il y a parmi les provos beaucoup de fils et filles du milieu bourgeois on peut prédire que pour eux le rôle du fils prodigue est toujours réservé. Il est absolument certain que beaucoup de provos trouveront leur position dans la société existante. Avec des ouvriers qui se révoltent c'est tout autre chose.

L'absence d'une base de classe, nous disons, est la faiblesse des provos. Ce qui leur manque est un pouvoir économique. Pour leur révolte il n'y a pas une position de départ et voilà pourquoi cette "révolte" n'est pas plus qu'une protestation bruyante. En tant que "mouvement" leur mouvement n'a ni un caractère politique ni - ce qui est plus important - un caractère social. Ils sont une négation de la société bourgeoise, qui n'est pas une négation réelle. De la médaille bourgeoise, ils forment volontairement ou non, rien que le revers.

Le maire d'Amsterdam doit avoir compris tout ça un peu dans un moment de lucidité. Il invita trois provos pour un entretien, lequel, selon les informations données après, se déroula dans une atmosphère de compréhension réciproque. Les représentants des ouvriers municipaux des tramways, qui se rassemblaient devant la maison du maire pendant leur action de 1955, ne purent pas parler avec lui. Pour eux, le maire d'Amsterdam tenait sa porte fermée.

Cette différence est typique et doit être significative pour les provos aussi. Pour le maire Van Hall il n'y avait aucune nécessité de les recevoir. Dans les rues, les provos, étaient à ce moment là, déjà battus. Mais pourrait-on les caractériser comme des ennemis vaincus de la bourgeoisie? Pas du tout!

Avec les ouvriers ,le capital n'entre jamais en discussion sans nécessité importante et seulement dans le cas où les prolétaires en lutte ont acquis une certaine position de pouvoir ,quoique temporairement . Des ouvriers battus ne sont jamais reçus à une conférence ;on les frappe même après leur défaite . Pour les provos un point sur lequel ils doivent réfléchir .

Nous croyons que seule la lutte de classe des ouvriers peut changer et changera l'ordre capitaliste . Tous les mouvements sans base de classe n'ont qu'une destination : ils seront moulus entre les meules des luttes ouvrières .

oooooooooooooooooooooooooooo

L'ensemble des textes que tu viens de lire t'a apporté des informations

- sur l'origine de classe des provos
- comment ils se définissaient pratiquement par leur action
théoriquement par leurs proclamations
- sur leurs rapports avec les classes sociales ,essentiellement avec l'appareil politique et policier d'une part ,avec la classe ouvrière d'autre part .

Les opinions données par les camarades de Hollande d'Acte et Pensée ne sont pas forcément les tiennes . Il peut te paraître curieux que la sympathie affirmée pour le mouvement provo s'accompagne d'une critique précise qui en définit les limites étroites .

Il en est souvent ainsi des faits sociaux ;nous pensons que seule la critique la plus rigoureuse peut seule nous faire comprendre ce que nous vivons en êtres de chair et d'os , partagés entre la frustration ,la souffrance ,la révolte et la joie . "L'ordre " et le désordre capitalistes sont aussi implacables et pourtant vécus par des hommes qui essaient de vivre en hommes .

Comme nous le soulignons dans l'avant propos ,les mouvements actuels chez les jeunes ,les discussions à notre modeste échelle rejoignent les questions évoquées dans ces textes . C'est un débat difficile parce qu'il conduit à une rupture entre la réflexion critique qui passe les faits au crible des théories existantes et la révolte instinctive qui tente de se définir à partir de son affrontement avec une emprise sociale tentaculaire (et à être une pratique éthique et non une réflexion critique) .

Malgré l'expérience décevante que nous avons faite nous mêmes d'un dialogue et d'une pratique impossible à poursuivre (ceci est une constatation et non un jugement) nous souhaitons qu'un débat suive la publication de cette brochure . Lettres et réponses pourront être publiées en supplément et permettre d'aborder l'étude de mouvement similaires plus récents .